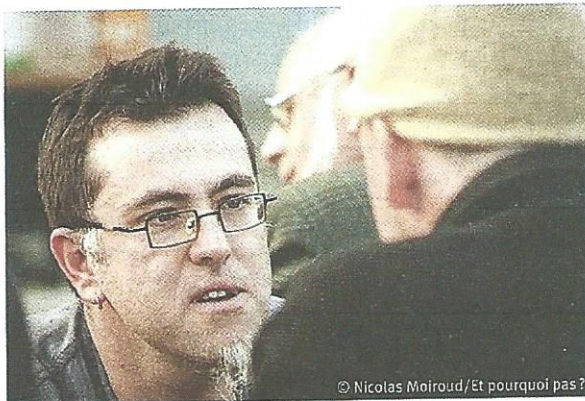


Entretien avec David Laumet

« Il faut être en colère et pas dans une posture neutre »

David Laumet est membre de l'Observatoire des non-recours aux droits et aux services (Odenore). Assistant social de formation et formateur à l'institut de formation des travailleurs sociaux (IFTS) d'Echirolles, il invite les étudiants à développer leur esprit critique et renouer avec la notion d'engagement

Engagé, David Laumet est co-fondateur des collectifs : Les raisons de la colère et Parti pris. Il est aussi chef de service d'un foyer de jeunes travailleurs, d'un comité local pour le logement autonome des jeunes (Clla) et d'une résidence sociale en Isère (Relais Ozanam)



© Nicolas Moiroud/Et pourquoi pas?

En tant que formateur, vous constatez l'absence de militantisme chez les étudiants : à quoi l'attribuez-vous ?

Je préfère le terme d'engagement à celui de militantisme ou de militance, car ce sont des mots pièges pouvant être interprétés comme une façon d'imposer ses valeurs. Effectivement, un travail social sans engagement me paraît difficile, or les étudiants que je rencontre énoncent des motivations assez individuelles. Ils sont dans l'envie d'exercer un métier dans lequel ils se sentiront utiles, et c'est d'ailleurs plutôt louable d'avoir envie d'aider les

autres. Mais très peu mettent en perspective l'environnement politique pouvant conduire les personnes dans une situation qui nécessitera un accompagnement. Peu d'entre eux produisent donc une analyse critique, y compris sur les modes de fonctionnement de certaines institutions qui sont plus que critiquables. Notamment les étudiants qui effectuent leurs stages dans les centres d'hébergement d'urgence où une sélection des publics est pratiquée, à l'encontre de l'article L.345 2-2 du Code de l'action sociale et des familles qui énonce le principe d'inconditionnalité de l'accueil. Certains estiment qu'il est normal de faire tourner les places pour que tous les pauvres soit accueillis, c'est une sorte d'ordre établi que les pauvres doivent partager les places entre eux alors qu'il faudrait se demander s'il est normal que ce turn-over repose sur les plus fragiles. C'est clairement une volonté politique de faire en sorte que l'urgence sociale, par cette gestion en « portes tournantes », se chronicise. S'interroger là-dessus, c'est déjà entrer dans une vision plus politique. Et ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres.

Le système de formation est-il selon vous en partie responsable de ce manque d'esprit critique ?

Je pense que globalement les formations sont très centrées sur les travailleurs sociaux eux-mêmes et sur une psychologisation du travail social. Ce n'est pas forcément à mettre de côté, mais l'analyse très psychologique des fragilités empêche de s'interroger sur les processus externes amenant les personnes à cette fragilité. J'essaie donc de transmettre aux étudiants que tout au long de leur vie professionnelle, ils devront rester en éveil sur leur engagement. Je leur dis de toujours réinterroger ce qui semble aller de soi, comme les règlements intérieurs, avant de mettre en œuvre ce pourquoi ils ont été formés et pourquoi ils sont embauchés. J'étais responsable d'un centre d'hébergement, La Place (1), qui accueillait beaucoup de ceux qui étaient blacklistés des autres centres, hors hébergement hivernal. Il fallait s'interroger sur les raisons qui les rendaient indésirables, et si nous, en tant que travailleurs sociaux, n'étions pas source de ce rejet. Avec l'Odenore nous réfléchissons sur notre responsabilité dans le non-recours aux droits. Parfois, quand les travailleurs sociaux discutent d'une situation, ils sont persuadés que la personne ne tiendra pas dans un logement : qu'est-ce que nous en savons, qu'est-ce qui nous fait dire ça ? Et la personne, qu'en pense-t-elle ? Nos propres représentations peuvent

(1) Cette expérience a fait l'objet d'un livre dont nous publions la critique p.43

faire obstacle à l'accès au droit et le travail social peut se rendre plus excluquant que le droit commun. Prenez les formulaires de demande d'hébergement dans lesquels les personnes doivent dire si elles ont des animaux. Pourquoi dans la plupart des structures d'hébergement est-il rédhibitoire de venir avec des animaux? Il faut se demander s'il n'y a pas là une volonté de se ménager, en tant que travailleur social, en éliminant les personnes les plus susceptibles de nous embêter. En ayant certains types d'exigence avec elles, nous participons nous-mêmes à l'exclusion. Il faut déconstruire tout cela, mais c'est peu enseigné dans les écoles.

Quel regard portez-vous sur l'enseignement du travail social?

Je le trouve globalement poussif, il manque beaucoup d'espace pour l'analyse de la pratique. C'est bien que les étudiants aillent en stage, mais ils devraient ensuite pouvoir réfléchir sur le fonctionnement institutionnel de leurs lieux de stage, des politiques publiques et de leur déclinaison. Dans les écoles, il n'y a pas non plus d'information sur les syndicats alors que nous sommes particulièrement en lien avec des personnes qui peuvent se faire licencier ou être écartées du marché du travail. C'est révélateur d'une absence de vision politique et de remise en cause du fonctionnement actuel de la société. Très peu de travailleurs sociaux sont revendicatifs, ils sont plutôt dociles. Ensuite, la « neutralité bienveillante » est encore enseignée. C'est une foutaise car être neutre, c'est accepter ce qui se passe. Il faut être en colère, dire « je suis en colère parce que vous êtes dans une situation impossible, je n'y peux rien mais je ne trouve pas ça normal ». Notre boulot doit nous amener à déculpabiliser les gens, et ça ne passe pas par une posture neutre. Etre du côté des personnes qu'on accompagne, c'est aussi un engagement. Je dis aux élèves que s'ils n'ont pas envie de se faire éclabousser, s'ils ne veulent pas avoir mal, il ne faut pas faire ce métier, sinon ils vont se planter. Après, tout le monde peut se planter, il convient alors d'avoir le réflexe de revenir en arrière et de s'excuser auprès des personnes.

Comment réagissent vos élèves face à ce discours?

Plutôt très bien. Je pense que certains l'apprécient beaucoup mais je sais que d'autres sont horripilés! Je parle aussi beaucoup de mes erreurs, j'illustre en montrant comment j'ai pu être en difficulté. Comment, par exemple, j'ai pu mettre quelqu'un dehors parce qu'il n'avait pas fait le ménage chez lui. J'explique qu'à certains moments nous pouvons être bêtes parce que

nous sommes fatigués, qu'un bras de fer peut s'instaurer avec les personnes et que cela devient insupportable. Mais qui sommes-nous pour les mettre dehors? Parfois, nous nous embarquons aussi dans une forme de romantisme, alors on se plante. À La Place par exemple, nous avions lu dans une certaine littérature que l'errance pouvait être positive pour certaines personnes, donc nous fermions le centre pendant la journée. En fait, c'était n'importe quoi et nous avons arrêté. D'où l'intérêt d'être entouré par des personnes de confiance: je me suis créé un petit réseau de collègues qui m'aident à y voir plus clair quand j'ai un problème. Je dis aux étudiants de ne pas rester seuls, car le poids de l'équipe et de l'institution est énorme.

Absence de remise en cause du fonctionnement actuel de la société

Quelles clefs pouvez-vous leur donner pour rester « en éveil »?

Avec des collègues du Collectif d'enseignement et de recherche en esprit critique et sciences (CorteX) à Grenoble, nous avons

monté un module de formation destiné aux travailleurs sociaux qui s'appelle *Travail social et esprit critique* et qui vise justement à rester dans une posture de veille et à produire une analyse politique de la place qu'occupe le travail social. Dans nos structures, nous essayons d'être le plus proche possible du droit commun. Cela demande de réfléchir constamment et d'accepter d'en baver au quotidien, parce que c'est notre boulot! Mais je présente toujours cela aux étudiants comme mon parti pris et ma lecture politique du travail social, qui peut très bien susciter le débat.

Propos recueillis par Laetitia Delhon

LIEN SOCIAL
Le travail social aujourd'hui
1
Comment résister?

Numéro spécial
À commander sur notre site
www.lien-social.com

Un vent mauvais souffle sur le travail social. Nous faut-il attendre et voir venir? Obéir? Nous adapter? Entrer en résistance?